Desbiens, Patrice. *Sous un ciel couleur cayenne*. Sudbury : Prise de parole, 2017. 62 p.

Encore une fois, la poésie percutante de Patrice Desbiens nous rencontre, fidèle à son économie des mots et à ses images regorgeant d'implications. De plus en plus, le sujet est la mort – de l'individu, de la langue, de la vie. La pensée « bourdonne » et l'ouïe faiblit ; dans les conversations entendues, on ne sait plus si « un homme / achète une rose (ou / une robe) pour une / femme ». Les mouvements se ralentissent et, finalement, s'arrêtent : « Tout est beau // que personne / ne bouge ». Les poèmes se réduisent souvent à quelques mots. Le premier s'intitule « Césure » ; le dernier avoue l'amoindrissement du monde et, en accompagnement, la fin de la vie : « tout rétrécit // tout me fuit // la poésie / aussi ».

L'écriture occupe une place prépondérante ; le moment est venu de retrouver de vieux textes et de les réemployer. L'existence et l'hiver deviennent plus importants que les idées à défendre. Certes, le petit volume inclut un « Poème patriotique », mais celui-ci constate fort sagement et presque en balbutiant qu'il ne reste plus grand-chose à dire : « L'idée d'un poète / cherche / l'idée d'un poème / en traversant / l'idée d'un pays ». Le langage n'est plus celui d'une collectivité, mais bien, lourd de sous-entendus mélancoliques, celui, secret, du voyageur que la mort « attend / dans sa voiture / [...] / Elle conduit toujours / la voiture de / l'année ».

C'est l'heure poivrée, l'heure Cayenne, avec encore un peu de passion rougeoyante qui se mélange aux tons plus calmes, plus ternes de la vieillesse. La nuit, le poète entend le voisin qui ronfle, la porte qui claque, souffre d'insomnie ; il continue à collectionner les mots, mais, dit-il, « J'écris rien / ou / j'écris // rien ». Il y a aussi une femme, des femmes, et toujours un regard concis, une observation tendre, un ancrage dans notre présent.

Catherine Parayre